



Vivi

J'ai su que j'étais amoureuse de Verona Cove dès le premier jour, mais j'ai attendu le septième pour m'engager. Une semaine plus tard, me voilà en train de graver mon nom sur un arbre du centre-ville. C'est bien plus difficile qu'on pourrait le penser, de creuser une vieille écorce au canif. Sculpter ces dix-huit lettres m'a pris des heures, c'est en tout cas l'impression que j'ai eue. Heureusement, avant le lever du soleil, personne ne se soucie vraiment du maintien de l'ordre dans Irving Park – ni ailleurs. Je suis presque sûre que le plus grand crime jamais constaté par Verona Cove, c'est le jet d'un mouchoir en papier par un passant. Lequel a essayé de le ramasser, je parie, mais comme le vent l'a emporté, le mouchoir a fini en débris quelque part.

Et cela dit, j'aimerais me faire prendre – très nettement, depuis que je me suis mise à graver cette phrase inamovible aux lettres irrégulières dans un arbre plus vieux que n'importe lequel des 3 051 habitants de cette ville : « Vivi est passée par là. »

Une fois mon œuvre achevée, je la caresse – OK, d'accord, je vandalise la nature, mais c'est un crime commis sous l'empire de la passion. Je sais que le parc s'en fiche, parce que j'aime cet endroit, et je pense que même la

pelouse soigneusement tondue et les bancs numérotés perçoivent mon affection.

J'emprunte le sentier pour sortir du parc, réalisant seulement maintenant qu'il est bien plus tard que d'habitude. Le soleil matinal se montre derrière la ligne d'horizon, projetant l'ombre des feuilles telle une dentelle sur le trottoir. C'est une explosion de fleurs partout à travers la ville – roses fuchsia grimant sur des treillis, forsythias jaunes flamboyant comme des feux d'artifice. Tandis que je longe le trottoir, les arbres se dénudent au-dessus de moi, laissant tomber leurs pétales rose pâle avec la lenteur d'une strip-teaseuse.

C'est pour cela que je veux rester ici toujours et pas seulement le temps d'un été. Pour l'instant, l'argument que j'ai donné à ma mère, c'est que Verona Cove relègue Hawaï au rang de tas de débris flottant. Enfin, je ne suis jamais allée à Hawaï au sens strict, mais j'ai vu des photos. Verona Cove est une minuscule ville côtière telle qu'on s'attendrait à en voir sur le littoral du Massachusetts ou de la Caroline du Nord, mais elle est en fait coincée dans une petite encoche sur le dos incurvé de la Californie. J'ai vécu dans plusieurs villes, donc croyez-moi quand j'affirme que Verona Cove sort du lot. C'est Mayberry¹ rencontrant la forêt tropicale rencontrant Shangri-La². Chacun de ses éléments est d'une telle perfection qu'on a l'impression de se trouver sur un plateau de cinéma, et j'ai envie de laisser courir mes mains sur les treillages peints, les boîtes aux lettres rétro, les réverbères qui brillent telles des rangées de lunes blanches. Tout est propre sans être immaculé, comme si chaque centimètre carré de cette ville était habité et aimé.

Les boutiques se trouvent dans un quadrillage de trois rues par trois, et Main Street, la grand-rue, en constitue l'artère

1 Ville imaginaire de Caroline de Nord, qui sert de décor à deux sitcoms très populaires aux États-Unis (toutes les notes sont du traducteur).

2 Lamaserie utopique décrite dans le roman *Les Horizons perdus* de James Hilton.

principale. Chaque matin, je passe devant un joli restaurant en brique, la quincaillerie locale et la librairie. La vitrine que je cherche est signalée par un panneau sandwich dont les premiers mots, joliment tracés à la craie, indiquent « *Betty's Diner* ». En dessous, des majuscules roses proclament : « Élu meilleur petit déjeuner par la *Daily Gazette* », à la suite de quoi on découvre le petit déjeuner et le déjeuner du jour. *Cove Coffee* affiche le même certificat dans sa vitrine « Élu meilleur café par la *Daily Gazette* ». Il n'y a qu'un exemplaire de chaque commerce dans cette ville – une pharmacie, une épicerie, un magasin d'art –, autrement dit, chacun est le meilleur par défaut, mais j'aime que cette ville prenne le temps d'honorer chaque contribution.

Une cloche tinte quand je pénètre dans le café-restaurant, où m'assaillent aussitôt des effluves de sirop d'érable, de café et de saucisse épicée. Je suis venue ici tous les matins, vu qu'il n'y a aucun autre endroit où aller à cette heure-ci, et que l'enthousiasme de découvrir une nouvelle ville m'a tirée du lit de bonne heure.

Comme j'arrive plus tard que d'habitude, *Betty's* est bondé d'octogénaires – nébuleuse de cheveux blancs planant, tels des nuages, au-dessus des dossiers du mobilier en skaï turquoise.

Betty elle-même se tient derrière sa caisse, sur les touches de laquelle elle pianote.

— Tiens, salut, ma puce. Une seconde.

J'ai l'impression que Betty conserve les mots comme « ma chérie », « ma mignonne » ou « mon cœur » gravés sur une paire de dés dans son esprit. Chaque fois qu'elle entre en relation avec un client, elle lance un dé ou les deux, pour atterrir sur un mot ou une combinaison : « mon petit chou », « mon cœur en sucre », « ma jolie poupée »... J'aime entendre qui je suis chaque jour. Le petit nom affectueux dont elle me gratifie, c'est un peu comme ces

horoscopes que recèlent les biscuits de mon restaurant chinois favori : ça n'explique pas pourquoi j'y vais, mais cela ajoute une touche de douceur à l'expérience.

Elle sort de derrière son comptoir pour examiner son café-restaurant.

— Ça va peut-être prendre une petite minute avant qu'une table se libère.

Mais j'ai déjà repéré la mienne : un homme âgé portant un fin pull-over.

— C'est bon, je vais m'asseoir à côté de l'officier Hayashi.

Elle me dévisage comme si je venais de lui dire que j'allais dompter un tigre et qu'il me présenterait des pancakes avec ses pattes.

— Euh, tu sais, ma cocotte, il est un peu chatouilleux quand on le dérange, le matin. Et tout le reste du temps aussi, d'ailleurs.

— J'en fais mon affaire.

Je lui souris parce que je sais une chose qu'elle ignore : l'officier Hayashi n'est pas un ours mal léché.

Mon troisième matin ici, j'étais en chemin pour *Betty's* quand j'ai aperçu un berger allemand – tout en angles aigus, museau comme oreilles – assis à l'arrière d'une voiture de flics.

— Pourquoi ils te trimballent là-dedans, mon beau ? lui ai-je demandé à travers la vitre fissurée. (Histoire de se montrer aussi stoïque que l'exige son travail, le chien m'a rendu fièrement mon regard.) Pas pour agression ni voie de fait, non, tu es trop gentil pour ça, je le vois d'ici. Trafic ? Non, ce n'est pas ton genre. Ah ! Vol, je parie. C'est ça ? Une pizza entière sur une table ? Un gâteau d'anniversaire sous les yeux d'un mioche ? Tu as tout à fait l'air d'aimer les sucreries.

Sa longue queue frappait contre le dossier de la banquette.

— Ailes désossées à la sauce jamaïcaine, a fait une voix grave derrière moi. C'est ça, la faiblesse de mademoiselle.

Une chienne. Je me suis sentie idiote de l'avoir prise pour un mâle. Et, naturellement, si elle agitait la queue, c'était parce qu'elle venait d'apercevoir son maître – un homme aux cheveux blancs revêtu de l'uniforme bleu marine de la police. Quand il a été assez près de moi, j'ai pu lire le nom gravé sur son badge argenté : Hayashi.

— Mais elle n'est pas en état d'arrestation. Pas pour le moment, en tout cas, a-t-il conclu en buvant une gorgée du café à emporter qu'il avait acheté chez *Betty's*.

— Je sais bien qu'elle est en service, ai-je répliqué. Je la taquinais, c'est tout. Je n'ai pas pu résister, j'adore les chiens, et elle, c'est une perle rare, ça se voit.

— Ouais, c'est une brave fille, n'est-ce pas, Babs ?

— Babs ? ai-je répété en me hérissant. Quel drôle de nom pour un chien policier ! Honnêtement, tous les bergers allemands mâles s'appellent Rex, Maverick ou Ace.

— C'est Kubaba, à dire vrai.

Encore plus ridicule, cependant j'ai fait un effort pour ne rien manifester.

— Eh bien, ravie de faire ta connaissance, Kubaba, ai-je lancé à la chienne, avant de me tourner, main tendue, vers son maître. Je m'appelle Vivi, pour ma part.

Il m'a serré la main.

— Tu es une citoyenne respectueuse des lois ?

— Je n'ai jamais été en état d'arrestation, ai-je répondu avec un sourire, préférant éluder en citant ses propres paroles. Pas pour le moment, en tout cas.

Mais voyez-vous, voilà le truc : après cette rencontre, je suis rentrée chez moi et j'ai fait des recherches sur le nom « Kubaba ». Et maintenant, je comprends assez l'officier Hayashi pour savoir qu'il sera gentil avec moi.

— Salut ! lancé-je en m'approchant de sa table. (Il a les yeux baissés sur des mots croisés qu'il remplit avec le plus grand soin à l'encre bleue.) Vivi. On s'est vus un peu plus

tôt, cette semaine. J'ai soupçonné votre unité canine d'être en état d'arrestation.

Il lève les yeux, m'examinant comme si je cherchais à le duper d'une manière ou d'une autre.

— Je me rappelle.

— Kubaba a été la seule reine de Sumer à part entière, insisté-je. La seule femme dans la liste des souverains sumériens.

Un sourire apparaît sur son visage.

— Tu as fait des recherches, dis-moi.

Un monde de bergers allemands mâles, dressés à trancher la gorge des criminels, et il a donné à sa femelle royale le nom de ce qu'elle est, à savoir leur égale.

— Je m'assois avec vous ?

Il balaie l'établissement du regard, essayant clairement de trouver un autre siège libre vers lequel m'envoyer. Je me contente de lui sourire gentiment, attendant qu'il cède. Tout le monde finit par céder. Ses yeux reviennent se poser sur moi.

— Mais je t'en prie.

Ouille. Un sarcasme de vieux après lequel je suis censée reformuler ma question correctement : « Puis-je m'asseoir à côté de vous ? » Au lieu de ça, je m'installe sur la banquette en face de lui, balançant mon sac à côté de moi.

Et le gentil officier ne sait plus trop que faire de ma personne.

— Tu es sûre que tu n'as jamais été arrêtée ? demande-t-il. Parce que tu me sembles bien du genre à mépriser les règles sociales.

— Jamais de la vie, répliqué-je en plaquant théâtralement une main sur ma poitrine.

Je pince les lèvres pour m'empêcher de sourire. Parce que, voyez-vous, même si quelqu'un m'a vue en train de graver mon nom sur l'arbre, je sais qu'au fond, Hayashi a un cœur tendre, sous sa vieille carapace. Quand il retourne

à ses mots croisés, j'ouvre mon carnet de croquis à la page sur laquelle j'ai travaillé la nuit dernière. Griffonné tout en haut, le maître mot de mon inspiration me nargue. Pour m'inscrire dans la tradition du *wabi-sabi*, je dois dessiner un simple peignoir rose, de la soie brute avec une espèce de texture élimée en bas. Mais j'ai été prise dans le feu de l'action, et maintenant, c'est devenu une fille portant des branches de cerisier en fleurs, dont les pétales s'éparpillent comme si elle était en train de tourner.

Je recommence sur la page d'en face, jetant de temps à autre un coup d'œil à mon voisin de table. Quand Hayashi ne trouve pas une réponse, il mordille le bout de son stylo et fusille le journal du regard, dans l'espoir sans doute que la page, trop intimidée, lui souffle le bon mot.

— Alors, ma poupée, m'interpelle Betty en versant son café dans ma tasse. (Je bois du café pour le goût, bien entendu, parce que la caféine est bien la dernière chose dont j'aie besoin. La plupart des trucs, c'est d'ailleurs pour leur saveur, et pas par nécessité que je les fais.) On part sur les gaufres ?

Le premier matin où je suis venue ici, j'ai commandé le premier plat sur le menu – l'« omelette classique » –, si bien qu'ensuite, j'ai simplement décidé de tout essayer, dans l'ordre de la carte. J'ai déjà testé toutes les omelettes.

— Oui, s'il te plaît ! Ça m'a l'air absolument divin.

— Et voilà pour toi, Pete.

Elle dépose une assiette devant lui. Des œufs au plat et du bacon croustillant sur un toast de pain chaud. Miamm. Je n'ai pas encore atteint cette colonne du menu.

— Bon alors, dit-il en s'emparant de sa fourchette. C'est quoi ce truc à la Marilyn Monroe ?

Je touche la pointe de mes boucles.

— Ce n'est pas un truc à la Marilyn Monroe. C'est un truc à la moi.

Il plonge la fourchette dans sa nourriture, sans même relever ma remarque.

—OK.

Non, mais sérieusement, est-ce qu'une fille ne peut pas faire quelque chose juste pour le plaisir ? J'ai pris du poids, ces derniers mois, et les boucles, c'est une coiffure nouvelle pour moi. Alors j'ai pensé : *Tu sais quoi ? Ce ne serait pas le moment idéal pour me teindre en blond platine et couper ma tignasse à mi-hauteur entre le lobe de mes oreilles et le haut de mes épaules ?* J'ai enroulé de grandes portions de mèches blondes sur des bigoudis en mousse et j'ai enduit tout le merdier de produits chimiques pour les permanentes maison. Je ne sais même pas grand-chose sur Marilyn Monroe. Mais la fille tenait quelque chose avec ses cheveux courts et bouclés. Rebondissant au sommet de ma tête, ces mèches me donnent une sensation de joie et de lumière, comme si j'allais me mettre à rouler si jamais les fées de la forêt me demandaient de venir danser avec elles. Et puisque mes cheveux sont maryliniens, je me suis dit que j'allais tenter les lèvres et les ongles rouges, tant qu'à faire.

J'ai lu quelque part que les animaux se coloraient soit par mimétisme ou par protection, soit pour envoyer un signal à un prédateur ou à un partenaire sexuel potentiel. Ah ! Peut-être que ma teinture platine, mes lèvres rouges et mes joues roses sont tout cela réuni. Ou bien, c'est juste que j'aime avoir un beau plumage.

Dès que les gaufres arrivent, je repousse mon carnet de croquis pour faire de la place, commence à manger et... bon sang ! C'est un délice de glucides, doré, beurré et saupoudré de sucre.

L'officier Hayashi observe la page de mon carnet de croquis. Il utilise un morceau de pain pour saucer la fin de son jaune d'œuf baveux.

—*Wabi-sabi*. Tu sais ce que c'est ?

Je lui réponds en essayant de faire ma savante.

— Pour ce que j'en ai compris, c'est un concept intraduisible. « *Wabi* » peut signifier « simple » ou « austère » ou « éphémère ». Et « *sabi* », c'est comme... « effacé ». Ou « s'effaçant ». « Vieux ». Réunis, j'imagine que c'est une façon de voir la beauté dans la simplicité et la nature. Dans les moments fugitifs et même dans le déclin.

Il incline sa tasse avant de la vider.

— Où as-tu appris toutes ces choses ?

— D'une amie.

Puis-je encore appeler Ruby une amie ? Son image envahit mon cerveau, son rouge à lèvres rose vif et sa frange de cheveux noirs. Elle me manque et sa famille tout entière me manque tant que ça me rend malade.

— Au printemps dernier, sa mère a organisé un énorme spectacle multimédia juxtaposant l'esthétique japonaise avec laquelle elle a grandi et l'esthétique occidentale qu'elle a étudiée à l'université.

Avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit, je soupire en désignant la robe qui balaie une branche de cerisier.

— J'essaie d'adapter certains de ces concepts en couture, mais je ne suis pas certaine de pouvoir les faire coller avec mes goûts personnels. J'aime quand la mode est inventive, effrontée... si bien que j'ai l'impression qu'une fois au Japon, je serais plus intéressée par le style de la rue. Vous y êtes déjà allé ?

— Non, mais je... (Il hésite, tout en tirant de l'argent de son portefeuille.) J'ai toujours voulu voir le Kinkaku-ji.

— Le pavillon d'or ?

— Ma mère m'en parlait avec admiration, confirme-t-il en hochant la tête.

— Pourquoi ne pas y être allé, si vous en avez envie ?

— Tu sais, on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie.

Sur quoi, il se coiffe d'une casquette de base-ball élimée et il quitte notre box sans rien ajouter. Je ne tarde pas à lui emboîter le pas, parce que ma routine matinale exige un autre arrêt avant que je me mette au travail.

Verona Cove se trouve au-dessus du niveau de la mer, donc si vous suivez n'importe laquelle de ses rues vers l'ouest, vous finissez par tomber sur ses falaises. Certaines d'entre elles tombent brutalement dans l'océan, tandis que d'autres s'amenuisent en descendant vers le littoral. Il me semble que j'ai imaginé la côte californienne parsemée de surfeurs courant la tête la première dans les vagues et de parasols colorés s'ouvrant dans un bruit sec. Mais c'est plus calme, juste la rumeur de l'eau et l'appel des oiseaux. Je me tiens au bord de la falaise, face à la brume qui s'élève de l'océan presque pile en dessous de moi, et cela a beau faire une semaine que je contemple ce spectacle, il continue de me stupéfier. Face à la nature, les meilleurs architectes, les designers et les artistes les plus émérites ont l'air d'ineptes amateurs. Je suis profondément heureuse de me retrouver face à ces cieux azur où que se porte le regard et devant ces vagues ourlées de blanc, avec le sol escarpé sous mes pieds.

Je me doutais bien que des oiseaux trottineraient autour de moi, alors j'ai glissé dans mes poches les miettes de gaufre restant de mon petit déjeuner. Ils en picorent jusqu'au dernier morceau par terre pendant que je fouille mon sac à main, à la recherche de ce dont je suis venue me débarrasser ici. Mon sac contenant deux flacons orange fluo, je dois m'assurer que je prends le bon.

Les pilules sont lisses au toucher. J'appuie sur l'une d'elles pour la faire glisser. Dès qu'elle est dans ma main, je me prépare à la lancer, parce que j'ai appris qu'il faut vraiment mettre de la force pour contrebalancer le faible poids d'une minuscule pilule. Je projette mon bras en avant, paume ouverte au moment de la libération.

La pilule s'envole au-dessus de la falaise, et j'imagine le minuscule « ploc » qui se produit quand elle rencontre la surface de l'océan. Peut-être qu'un poisson va la repérer et sa bouche surgir de l'eau pour la gober. S'il est sujet aux sautes d'humeur brutales, il se sentira mieux. Je t'en prie, mon petit gars, tout le plaisir est pour moi.

Tournant le dos au Pacifique, je me dirige vers le magasin de poterie. Je ne conçois pas de meilleur job d'été. Pas besoin de porter un uniforme, et j'ai la possibilité de regarder les gens créer des objets d'art, c'est presque du voyeurisme – un aperçu de leur âme mise à nu. Magique, c'est moi qui vous le dis. Magique.

Ça a été un coup de chance, de trouver ce job. Vraiment. Le deuxième jour de mon séjour à Verona Cove, j'étais assise sur le banc qui se trouve devant le magasin, cherchant à m'occuper en attendant qu'il ouvre. Quand la propriétaire du magasin a fait son apparition – une heure après l'horaire d'ouverture indiqué –, j'avais esquissé des robes au crayon. Cette femme, Whitney, est dotée de l'énergie la plus chaleureuse et des plus belles bouclettes que j'aie jamais vues – des milliers et des milliers, frisées serré. Je n'arrivais pas à m'empêcher de regarder ses cheveux en me disant que Dieu lui-même devait avoir créé cette splendeur avec un fer à friser de la taille d'un crayon numéro 2. Elle s'est répandue en excuses mêlées à un flot d'explications – elle avait pris un rythme avec ses propres poteries, la nuit précédente, et n'avait pas réussi à se réveiller, une fois de plus.

Nous avons passé l'heure suivante côte à côte, moi peignant un bol pour ma mère et Whitney disposant ses lasures pour former un arc-en-ciel. Elle ne cessait de s'excuser, alors que je lui répétais de ne pas s'inquiéter, que le sommeil et moi, ça faisait deux. Elle a plaisanté en suggérant que je devrais peut-être travailler quelques matins dans son magasin, afin qu'elle puisse faire la grasse matinée.

— En fait, ai-je répondu, j’avais l’intention de me trouver un job.

Alors elle a cessé de rigoler et m’a demandé si j’étais sérieuse, même si elle ne pouvait me payer que le salaire minimum. Eh bien, vous êtes sans doute en mesure de deviner quelle a été ma réponse puisque me voilà en train de fouiller dans mon sac, en quête des clefs du magasin.

Quand je débouche sur High Street, je me rends compte que le banc devant *Fired Up* est occupé par une petite fille chaussée de baskets roses et un gars d’environ mon âge, avec une tignasse de cheveux bruns. Même de loin, je suis en mesure d’affirmer que sa coiffure ne résulte pas d’un choix de look, mais de séances de coupe sans cesse remises à plus tard – l’effet produit est ébouriffé, avec un début de bouclettes. Des cheveux vraiment magnifiques. Si j’avais eu les mêmes, jamais je ne les aurais coupés ou teints ou modifiés d’un iota.

Le gars et la fillette sont en train de parler quand j’arrive, la petite balance ses jambes. Le gars doit avoir dans les dix-sept ou dix-huit ans – trop jeune pour être son père –, mais il a presque l’allure d’être le père de quelqu’un. Je remarque des cernes noirs sous ses yeux, c’est peut-être ce qui me procure cette impression. Ou bien c’est lié à son treillis avachi et à son T-shirt de la marine, avec une poche sur son cœur. Ce n’est pas que cette tenue soit cool ou pas, c’est juste qu’elle est pratique. Tout en ce type clame qu’il est trop occupé pour se rendre seulement compte à quel point il est mignon.

— Bonjour ! lancé-je.

Ils me dévisagent tous les deux comme si j’étais un personnage de dessins animés revenant à la vie.

— Salut, réplique le gars en se levant brusquement, bien-tôt imité par la fillette.

— Vous êtes ici pour peindre ?

— Ouais, répond-il.

La gamine opine du chef.

— Eh bien, entrez.

Je leur fais signe d'une seule main, parce que l'autre farfouille toujours à la recherche des clefs. Je leur adresse mon sourire le plus charmant, pour les inciter à abandonner leur mutisme. Je ne suis pas trop partisane du silence ; ça ne me convient pas, c'est tout. Je préfère encore converser avec moi-même plutôt que d'explorer les tranchées d'un néant embarrassant. Faute de trop savoir quoi dire, je fais aussitôt machine arrière mentalement vers mes activités de ce matin et mon compagnon de petit déjeuner.

— Vous êtes des locaux ou des vacanciers ? demandé-je en leur tenant la porte pour qu'ils entrent.

— Des locaux, répond le gars après s'être éclairci la gorge.

— Génial. (La porte se referme derrière nous, je laisse tomber mon sac sur le comptoir.) Vous savez si la police de Verona Cove est stricte ? Enfin, par exemple, avec ceux qui enfreignent la loi pour la première fois ? Du genre qui ont créé, disons, une œuvre d'art non autorisée sur la végétation locale. Je pose la question pour un ami, bien entendu.